

M. Pellegrin vient de donner sa première nouveauté de l'hiver. A vrai dire, cette nouveauté n'est pas de son fait, M. Perrin la lui a léguée, poème, musique et chanteurs compris. S'il avait dû confier lui-même un libretto à M. Gevaert [Gevaert], il aurait certainement exigé de MM. Dennery et Granger [Grangé] des modifications et des changements que M. Perrin, trop occupé par les innombrables travaux de ses deux administrations, n'a pas eu, sans doute, le temps de leur indiquer. Le nouveau directeur n'a pu qu'accepter le legs qui lui était transmis par M. Pellegrin, et, si le poème des *Lavandières de Santarem* n'est pas précisément un chef-d'œuvre, ce n'est point à lui qu'il faut s'en prendre. M. Pellegrin passe pour avoir une grande habitude du théâtre; il frappera plus juste, nous le croyons, lorsqu'il sera débarrassé des épines qui ne lui ont pas permis jusqu'à ce moment de marcher dans toutes sa liberté. Il est encore sur un terrain flottant, mais ce terrain, il le raffermira par la connaissance qu'il a du public et des artistes. Il a pour lui l'expérience et l'habileté; il doit réussir, il réussira.

Ce poème des *Lavandières de Santarem* est évidemment un canevas de drame, que M. Dennery destinait à la *Gaîté* ou à l'*Ambigu*. Il n'a pas voulu le perdre; il l'a affublé de quelques airs, de quelques chœurs, et il en a fait un opéra-comique en trois actes. Les auteurs ont beaucoup de peine à se séparer de leurs enfants; s'ils sont trop maigres et trop chétifs pour une scène, ils les portent sur une autre. Nous nous rappelons cet infortuné Donizetti, qui ne perdait pas un de ses morceaux. Dans cette partition il supprimait un finale, dans une autre un duo; dans celle-ci une romance, dans celle-là un chœur. Il recueillait avec soin tous ces fragments épars et les classait dans des casiers avec des étiquette, le bon d'un côté, le remplissage de l'autre, le médiocre à droite ou à gauche; jusqu'aux ritournelles, il sauvait tout dans ses partitions. La moindre rognure avait sa case et sa destination ultérieure. Donizetti connaissait la valeur réelle de ces amputations volontaires ou forcées. C'est ainsi qu'après la dernière répétition générale de *Don Pasquale*, dont la musique avait été accueillie par l'orchestre avec une extrême froideur, pour ne pas dire avec dédain, il s'écrie en sortant, et sans s'être le moins du monde laissé déconcerter par le jugement que les musiciens avaient perlé sur son œuvre: « Cette fois je n'ai pas à supprimer, mais à ajouter. Je ne répons du succès parce que l'orchestre n'y croit pas. Mais il manque une petite chose à ma partition. » Donizetti alla droit à son bureau et tira du casier le n. 1. – c'était le bon – la fameuse *sérénade* de qui, le lendemain, valut à Mario un triomphe éclatant et qui fut bissée par toute la salle. Le compositeur ne s'était pas trompé.

Nous ignorons si M. Dennery suit le même système que le célèbre auteur de *Lucia* [*Lucia di Lammermoor*]; dans ce cas, il se sera trompé de casier; il aura pris une pièce pour une autre. Qui sait s'il n'a pas cru donner à M. Gevaert [Gevaert] le drame qui, le soir même où l'on chantait les *Lavandières de Santarem* au Théâtre-Lyrique, produisait un immense effet au théâtre de la Gaîté? Fort heureusement il a eu affaire à un musicien très habile, qui a sur attirer toute l'attention sur sa musique, et nous ne serions point surpris qu'en dépit du poème l'œuvre du jeune musicien belge parcourut une longue et fructueuse carrière. La musique et Mme Deligne-Lauters, voilà les deux véritables éléments au succès.

Ce poème de M. Dennery, le voici en quelques lignes. Il existe au village de Santarem une jolie fille confiée à la garde du fermier Pablo. Elle se nomme Margarida; c'est la fille du duc d'Aguilar, qui, ayant épousé secrètement une paysanne, ne veut pas que sa mésalliance soit connue à la cour. Le duc, ne voulant pas avouer publiquement Margarida et ne pouvant la faire venir auprès de lui, a fait tracer son portrait sur un médaillon. Ce portrait, il le perd; c'est le roi qui le trouve, et le roi, en voyant une aussi jolie figure, s'éprend de l'original. Et voilà que par le plus

heureux des hasards un baron, le baron de Casillas, en quête d'une nourrice pour l'infante qui vient de mettre au monde un enfant, tombe juste dans la ferme de Pablo et découvre la jeune fille dont le roi, son maître, est amoureux. Mme Pablo et Margarida sont amenées à la cour; le roi a devant lui l'objet de ses pensées; il croit qu'il va se rendre facilement maître du cœur de Margarida, mais il est arrêté dans ses projets criminels par l'arrivée d'un simple soldat, Manoël, qui a déserté tout exprès pour courir auprès de celle qu'il aime. Le roi n'a qu'un moyen pour se débarrasser de l'importun: on le fusillera, et tout sera dit. Le duc d'Aguilar a reconnu sa fille.

En sa faveur seulement, le roi convient à faire grâce à l'amoureux qui l'a outragé, mais, comme déserteur, il ne saurait échapper à la mort. Le baron finit par comprendre qu'il a joué un rôle peu digne d'un gentilhomme; il fait de son mieux pour débrouiller cet imbroglio, et il renvoie Manoël à son régiment. Il est constaté que le jeune soldat n'a pas déserté; il avait encore une heure pour rejoindre son régiment, et il arrive à temps pour éviter le jugement qui l'a frappé. Il va sans dire que le duc d'Aguilar, enchanté de la présence d'esprit de Manoël et de sa fermeté, lui donne la main de sa fille; cela est naturel, et c'est ce que nous avons cru comprendre.

Nous n'insisterons pas sur les scènes un peu hasardées dont M. Dennery a parsemé son ouvrage et sur certaines crudités de mots qu'il sera facile de faire disparaître. C'est du musicien qu'il faut s'occuper.

M. Gevaërt [Gevaert] avait déjà écrit pour le Théâtre-Lyrique deux ouvrages qui ont révélé une brillante organisation. On connaît son art à fond. Il a de l'imagination, et, s'il n'a pas toujours une grande originalité, il a du moins un grand savoir et la connaissance de la scène; son défaut, c'est d'être parfois un peu tourmenté et de prendre la bizarrerie pour la nouveauté. Il cherche; on sent que c'est un esprit travailleur. Il faut lui tenir compte de sa conscience et du désir qu'il a d'arriver par des routes qui ne sont pas les routes battues.

La partition des *Lavandières* renferme des morceaux très remarquables qui ont été salués par les applaudissements de toute la salle. Elle est très variée de motifs, et il y a dans l'orchestre une richesse d'instrumentation qui doit la placer très haut dans l'estime des véritables artistes. Tout le premier acte a entraîné le public; il faudrait le citer tout entier. L'ouverture est traitée magistralement; elle débute par un andante ravissant et se termine par un boléro plein de hardiesse et de mouvement. Il y a dans l'introduction un chœur de lavandières, ingénieusement traité en imitation; de très jolis couplets de ténor, un pimpant boléro entremêlé de danses d'un vif intérêt; puis un air avec chœur sur un mouvement de marche, chanté par Mlle Girard, et dont le refrain, accompagné par le tambour, a un caractère tout martial. Après l'air vient une romance très émouvante, d'un tour mélodique charmant, que Mme Lauters chante avec un accent de tendresse et de naïveté qui aurait transporté l'auditoire le plus difficile à remuer. Le trio et le duo qui suivent renferment aussi des phrases mélodiques séduisantes, mais le travail se fait peut-être un peu trop sentir à travers les combinaisons des voix et de l'orchestre.

Dans le deuxième acte, on a remarqué un chœur de femmes que les violons accompagnent en sourdine; un air de Mme Lauters, dans lequel la jeune cantatrice a montré qu'elle a su profiter des conseils de la critique, en étudiant sérieusement son art depuis sa création du *Freysshütz* [*Der Freischütz*]. Cette voix, d'une merveilleuse beauté, n'a de rivale au théâtre pour son étendue, sa puissance et son ampleur, que celle de Mlle Sophie Cruvelli. Ce n'est pas là une de ces voix papillotées, fines comme la pointe d'une aiguille, qui déroulent froidement leurs notes sans émotion, sans cœur, et dont le seul effet consiste à éblouir une certaine portion du public par des

traits hasardés et ce qu'on appelle vulgairement à la scène des *cocotes*. Evidemment, Mme Deligne-Lauters n'est pas une cantatrice parfaite; elle a besoin de travailler encore; mais, telle qu'elle est, cette artiste offre aux compositeurs vraiment dramatiques, bien entendu, des ressources inappréciables. L'air du deuxième acte lui a valu une ovation bien méritée. Dans l'allegro surtout, où elle lance avec une étonnante facilité ses notes les plus aiguës, des *la* et des *si*, elle a soulevé des tonnerres d'applaudissements. Cet acte renferme un ballet très original, très amusant; toute la musique en est variée; plein d'animation, étincelante de verve. On y trouve une sorte de bourrée fort comique, où le bouffon de la troupe d'agite, se trémousse, pirouette de la façon la plus burlesque. Dans le trio qui suit, on a encore applaudi une belle phrase dite avec un parfait sentiment dramatique par Mme Deligne-Lauters, et une romance fort touchante que la cantatrice a supérieurement interprétée. Avant cette romance, on n'a pas laissé passer inaperçu les couplets chantés avec beaucoup d'entrain par Prilleux. L'orchestre imite fort ingénieusement les aboiements des chiens, et le chant est en parfaite harmonie avec cet étrange accompagnement.

Dans le troisième acte, il y a peu de choses à signaler; c'est un acte de scène. A part un quatuor et un duo assez intéressant entre Manoël et Margarida, tout le reste à peu près est dialogué.

La partition des *Lavandières* fait honneur à M. Gevaërt [Gevaert]. Elle a été jouée par MM. Prilleux, Grignon, Legrand, Marchot, Mme Deligne-Lauters, Mlles Bourgeois et Girard. C'est Mme Deligne-Lauters qui a été l'héroïne de la soirée.

LE PAYS, 30 octobre 1855, p. 1.

Journal Title:	LE PAYS
Journal Subtitle:	Journal de l'Empire
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	30 Octobre 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°303
Year:	Septième Année
Series:	None
Issue:	Mardi 30 Octobre 1855
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	Revue Musicale
Subtitle of Article:	Théâtre-Lyrique: <i>Les Lavandières de Santarem</i> , opéra comique en trois actes, paroles de MM. Dennery et Granger [Grangé], musique de M. Gevaërt [Gevaert]
Signature:	ESCUDIER
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page text
Cross-reference:	None